

III

-

LE THÉÂTRE DES OMBRES

Gnomon (grec) = indiquer, montrer
Bématiste = arpenteur du désert



-

Le plus grand des nomades, c'est le Soleil.

L'élément déclencheur de mon voyage: la lumière. Pour l'instant je ne roule qu'en journée. Devant et derrière moi s'étale mon ombre. La même orientation chaque jour: derrière moi le matin, elle se lève pour le zénith et se recouche devant moi, jusqu'à ce que la lumière disparaisse avec son ombre.

-

Après un dernier strüdel et les adieux à la mer, c'est la Slovénie. Les dernières cigales de l'année ont fini de chanter. Ecouter le monde, c'est aussi écouter ce qui a disparu.

Il m'a confié avec regret:

- Le monde n'est plus comme avant. Voyager ce n'est plus pareil... Aujourd'hui, je voyage dans le détail et découvre un nouveau monde.

Nous parlons de Nicolas Bouvier, toujours présent à son chevet, et il est scandalisé -sa femme aussi- que je ne l'ai jamais lu. Comme tant d'autres lectures, heureux d'en être étranger pour mieux les parcourir quand je serai plus calme. Sa maison baigne dans une harmonie montagnarde. Dehors, un petit chat joue avec un gros cétoine doré. Il m'honore de son amicalité, tandis que je l'écoute raconter un peu d'histoires quand il me sert une assiette de produits potagers. Aussi du jambon, du pain, et un café noir. Il monte sur un vélo d'appartement pour entretenir son souffle et son mouvement.

- Dans les années 68-69, nous nous rejoignons avec d'autres voyageurs, et souvent on parlait autour d'un feu. L'un d'entre nous déclamait « je pense qu'il faudrait remplacer le mot *courage* par *passion* ! », c'est te dire le niveau des conversations..., me dit-il, la nostalgie de la vigueur des temps passés.

Comme il me le rappelle, il vit actuellement entre deux mondes, à la frontière. Son réveil le tire du lit à la nuit, avant les coqs, pour travailler à quelque chose qui se fiche des métabolismes fatigués. Devant son bureau et dans une solitude nécessaire, il moissonne les mots, les arrange pour notre bonheur à nous tous, dans son silence. Son regard de hiboux sage est inspirant. Resté chez lui en cuissard pendant 3 ou 4h, je repars après le déjeuner, le *terrano* et le café. Le grand voyageur italien me salue avec sa femme. Il avait déroulé une carte représentant l'Europe de l'est, Slovénie, Croatie, Serbie, et m'avait indiqué des noms pour m'aider dans mon orientation, comme ceux de longs fleuves: Sava et Danube, ainsi qu'il l'eût fait lors d'un voyage 20 ans plus tôt. Je repars face au vent, vers Ljubljana.

La capitale tire son eau de la Sava comme les saules pleureurs de Litija y plongent leurs racines, à travers la terre imbibée des rivages. Sur le bord des routes, des fauvelles à tête noire sautent d'une fougère à un acacia, et les maisons montées en siporex comme des tours de meringues, embellissent les futures copropriétés d'un pays aux habitants silencieux. Sur le drapeau, 3 étoiles et une montagne, le Triglav, loin derrière moi. Un train qui relie Zagreb.

Vagabonder à vélo, c'est sûrement faire paraître aux yeux de tous ses intentions de vadrouille et d'anarchisme. Voyager, c'est accepter d'être regardé.

Une odeur planante de fèves écosées, charriant le parfum des potagers fournis. Des granges de bois assemblées en poutres dominant des champs de maïs dans une lumière infusante. C'est la démocratie, sans l'ombre d'une instance qui me barre la route. Mon corps et mes carnets ouverts à tous les vents s'ennuieraient pourtant de suivre une route trop bien coulée. Même les ballasts des chemins de fer sont trop immaculés. Tout est-il l'héritage d'une reconstruction ?

Les contours de Zagreb :

Charnus et irrigués. Surtout le soulèvement de la Medvednica bien boisé où, malheureusement, une énorme tour TV semble piquer le ciel. Engagé hier de nuit dans son ascension, l'éclairage cyclopéen de mon vélo me fournit la vision d'une forêt épaisse. Des torrents chantent en gospel. Est-ce ce soulèvement géologique qui détermina la position de la capitale croate ? Sûrement. Zagreb, au nom comme une dorure orientale.

Je longe les routes d'une Europe bien membrée. Dans mon sillage, rien de semble s'en aller vraiment.

La publicité frelate souvent mon attention de pèlerin, en tout cas c'est ce qu'elle tente; Intimissimi pourrait bien être à l'origine d'un accident.

La seule anatomie que je vois en roulant -aux abords des grandes villes- n'est que celle des pare-chocs et des pots d'échappements; n'y voir aucune métaphore de perversion. Je souffle pour ne pas inhaler trop de gaz d'échappements.

Puis la Sava s'élargit, et ses eaux deviennent saumâtres. Si on cherche la pureté, il faut remonter le courant. Les saumons l'avaient compris: retourner aux origines.

La réserve naturelle *Priroda Lonjske Polje* et des maisons de bois qui s'étalent le long de la rivière, presque dévorées par la mousse et l'humidité locale. Le timide ragondin avoisine les cygnes qui tracent des arabesques dans les eaux stagnantes. Les habitants se regroupent sur des terrasses poreuses malgré les moustiques comme des troupes de nazis qui me poussent à l'état concentrationnaire dans la tente.

Des barques (de braconnage ?) sont amarrées à de vieux quais moisis. Je verrais presque un tableau de la Sologne ou un Bargabot d'Henri Bosco surgir de derrière les peupliers !

Le peuple de la rivière a balisé la route de Jésus crucifiés.

Le blues du héron : plainte des oiseaux devant les autels installés par les hommes, soucieux d'eux-mêmes plus que de leurs concitoyens des marais.

Un chacal doré (!) traverse en hâte un champ à peine moissonné, et dans les odeurs épaisses d'herbe fauchée, il disparaît. Il arrive qu'on se croise entre voyageurs.

Le voyage suit la trace de l'eau et ses méandres chaloupés. Sans démordre du plaisir d'écrire, je devrais contempler ce monde flottant avec les yeux de celui qui regarde disparaître des merveilles à chaque seconde.

Une mauvaise colique m'oblige à rester coller sur la selle en dépassant Novska et je traverse des villes basses, dépourvues de la prétention de vouloir gratter le ciel, sans argent non plus pour y espérer. Les murs sont percés d'impacts et la Slavonie porte des plaies ouvertes.

Je me souviens d'un bref passage (encore à vélo) un jour à Dubrovnik, où un joueur de guitare, Sandro, m'avait indiqué un endroit calme pour bivouaquer en bord de mer. J'allais dormir au pied des remparts. Sandro m'avait informé que les touristes venaient en masse à Dubrovnik. L'origine de leur migration ? Une série télévisée un peu épique/fantastique tournée au coeur de la ville. Je me passe de commentaires...

Ainsi, les pèlerins disaient avoir vu la Croatie. Ils n'avaient certainement pas vu la martre de Slavonie -héraldique de la région-, ainsi que tous ses habitants, vouloir fuir cette précarité environnante.

Et je roule toujours plus longtemps, passé l'entre chien et loup. A la frontale; mon odeur déjà, et puis celle des champs, après le passage des moissonneuses. Tout est impeccable quand je me pose si j'ai assez d'eau pour mes entreprises:

- toilette personnelle
- eau de cuisson des pâtes (ou des pommes de terre)
- brossage des dents (pas quotidien)
- et en extra... pour le café du matin

Le matin, le petit-déjeuner commence par un *burek* au fromage et puis peu après, les rives du Danube, à Vukovar. J'aurais renoncé à une nuit à Slavonski Brod, et aux glaces face au coucher du soleil.

La tragédie de 1991 gravée dans un château d'eau. Vukovar était témoin. Les impacts des projectiles de l'artillerie lourde comme des yeux encore ouverts sur la lutte entre serbes et croates. Une flamme brûlait encore dans le cimetière mémorial de la ville, au coeur d'une sculpture de bronze. Le feu servait à entretenir une mémoire aussi brûlante qu'une flamme. Permettez-moi de dire: une *mémoire prométhéenne*.

Après sa rhapsodie hongroise, le Danube effleurait la ville, aujourd'hui port touristique. Un fleuve est un témoin des effondrements quand même bien visibles des structures de l'humanité, engendrées dans le chaos parfois (seulement parfois ?).

L'eau déplaçait des groupes de goélands nonchalamment transportés par le courant.

Je déjeune chichement et regarde un bateau partir. Quelque chose de Viking dans le nom. Les clients de la croisière fluviale se font servir la salade pour le grand départ au moment de larguer les amarres, un air plus nonchalant que celui des goélands, c'est dire. Le navire fluvial, en longueur comme une cigarette, effectue son virement de bord et « cap à l'est ». Ils verront peut-être depuis le pont une sculpture de Décébale sur les rives roumaines, louant la grandeur d'un chef déchu par l'empire de Trajan, le destructeur de Sarmizégétuse et des Daces.

Quelques heures plus tard, avant de passer le fleuve à Ilok et d'entrer en Serbie, ma route me mène vers un grand monastère franciscain. Je cherche de l'eau et souhaite m'informer du prix des chambres. Un groupe de touristes; je les alpague.

- Oh sorry. Aucune idée, nous sommes américains et de passage. Nous descendons d'un bateau de croisière.

Le bateau ?! Vous vous en doutez sûrement déjà...



QUO VADIS ?

Où vas-tu ? que j'aurais pu demander au soleil. Et lui, au lieu de me répondre, m'aurait projeté mes propres ombres.

Pour tenir mon cap ou m'orienter, je commence à partir de quelques questions élémentaires:
Où vais-je ? D'où suis-je parti ? Et bien sûr... Où suis-je ?

Au 3^e siècle avant notre ère, un pieu planté dans la terre donna naissance au premier *gnomon*. Eratosthène en étudia l'ombre projetée par le soleil pour en déterminer l'inclinaison de la Terre.

Ses calculs ne purent se passer des *arpenteurs du désert*, de leur calcul des distances « au pas » lancés à la suite des convois d'Alexandre, dans son grand voyage vers l'Asie.

Longtemps, déterminer le temps solaire fut un vaste chantier pour les astronomes.

Le mouvement du système solaire, infini. Drôle de phénomène pour nous, sédentaires acharnés.

Heureusement, il aura fallu que le Soleil tourne rond (pardon, qu'on tourne autour de lui) pour comprendre notre temps et notre orientation géographique. Résoudre ces énigmes n'aurait sans doute pas été possible sans le mouvement du Soleil et le *nomadisme cosmique* perpétuel.

Avant le siècle des Lumières : Ulugh Bek à Samarcande, Toscanelli à Florence, ou Jai Sing II à Jaipur, mirent au point des installations gnomoniques. L'architecture jouait à l'astronomie en creusant des puits de lumière, étudiant la perspective des ombres.

Je notais les emplacements de ces édifices sur celui des routes de la soie, comme une quête universelle que celle de la lumière; sans parler d'Osiris, des temples d'Amérique ou des nuraghes.

La science aussi avait son tracé.

La géodésie, ou l'étude de la forme de la planète Terre, a bien entendu permis de résoudre tous ces systèmes de localisation, géo-localisations plus ou moins numériques. Il n'est plus nécessaire d'observer le soleil pour s'orienter et les horloges se règlent seules au passage des frontières si on veut faire confiance aux automatismes.

Sans l'ombre d'un doute, on pourrait se dire aujourd'hui qu'il n'est plus question de connaître ces histoires de positionnement, ces histoires de sciences; que les outils numériques dispensent de réflexions boursoufflées. L'esprit veut prendre ses raccourcis.

Je voyageais vers l'Est, et mon cadran solaire était d'asphalte.
L'ombre du matin, allongée à l'infini, derrière moi qui avais le soleil en face.
L'ombre du soir, devant moi, quand le Soleil fuyait vers son couchant.
Mon gnomon avait la forme d'un cycliste voûté sur un vélo,
voyageant en mode *avion* pour ne pas être « aveuglé » par une interface de lumière bleue,
mais comprendre les variations du paysage,
dans le flux d'un temps étiré,
en fuite perpétuelle.

Je me souvenais bien sûr d'avoir aimé, comme tous les mêmes, jouer avec les ombres sur un mur.

Aujourd'hui j'avais mon propre spectacle de *Pi Ying* -théâtre d'ombres chinoises- par un ciel clair, où, seul personnage de ce spectacle, je naviguais entre les deux pôles de mon itinéraire.

Plus loin sur le Danube, à Belgrade, un pont avait été construit et financé par Pékin. Les nouvelles routes de la soie enjambaient les fleuves qui avaient permis le rayonnement de la religion de l'Occident.

N'était-ce pas là le symbole d'une ombre chinoise ?

Les mots de P. comme un soupir, me reviennent en mémoire. « Ah, voyager ce n'est plus pareil... »

Chercher, définir les nouveaux terrains, mieux les comprendre et mieux les habiter ?

PS : j'ai encore oublié de contracter mon assurance-voyage; trop concentré à éviter les accidents de la route.

Le 11 septembre 2023, Ilok

